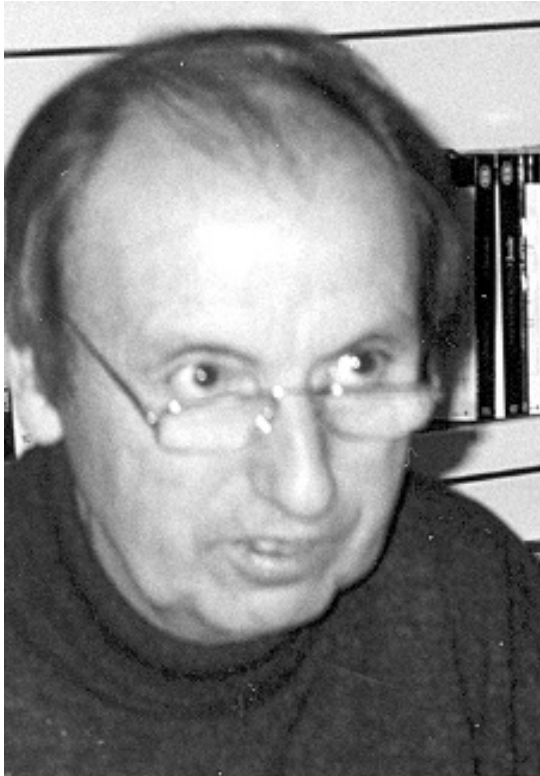


Bernard CHAPUIS



Par Michel Hauser & Philippe Wicht

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Conteur, poète et parolier. Originaire de Bonfol. École normale à Porrentruy. A enseigné successivement à Soubey, Courfaivre, Les Rouges-Terres et Porrentruy.

Collaborateur du *Démocrate* puis du *Quotidien jurassien*. Il a consacré des articles au patois jurassien dans le trimestriel *Romania*. Dans les *Actes*, participe à la rédaction de la *Chronique littéraire* tenue par Philippe Wicht.

Membre de la SUIISA, de la Commission pour l'encouragement des lettres jurassiennes, de la Commission de la bibliothèque cantonale jurassienne. Membre de la Société jurassienne d'Emulation (SJE). Membre du syndicat des enseignants jurassiens.

Biographie

Né en 1936, marié, deux filles, deux petits-fils, une petite-fille.

Carrière

De 1955 à 1957, classe unique à Soubey.

De 1957 à 1959, 5^e et 6^e à Courfaivre.

De 1959 à 1969, classe unique, à Les Rouges-Terres.

De 1969 à 1999, différents degrés, à Porrentruy.

Activités pédagogiques

Théâtre; Croix-Rouge de la Jeunesse; Feu et Joie (accueil d'enfants); Association jurassienne des maîtres de classe unique (membre fondateur, président, rédacteur de *Trait d'union*, journal de l'association); Commission du plan d'études pour les écoles primaires de langue française du canton de Berne (secrétaire); Commission du plan d'études romand (secrétaire); Graines au vent (grajnoj en vento, cercle de correspondance interscolaire espérantiste); L'École et la Vie (Groupe d'échange fondé sur la pédagogie Freinet); Enseignement du français dans la classe de raccordement de l'École normale; Méthodologie du français à l'École normale; Maître d'application auxiliaire; Formateur dans le cadre de l'Enseignement renouvelé du français et adjoint au coordinateur.

Bernard CHAPUIS - 6

Activités littéraires

Auteur de contes et récits; auteur de poèmes; parolier (une centaine de chœurs dont la musique est due à des compositeurs jurassiens); correspondant de plusieurs journaux et revues.

Éditeurs

D + P Éditions, Delémont; Le Franc-Montagnard Éditions, Saignelégier.

En retraite depuis le 31 janvier 1999.

Bibliographie

Poésie

- *Entretien*, 1963.
- *Sous le signe de ma joie*, 1975.
- *Brins de temps*, 1977.
- *Errance*, 1989.
- *L'espace d'un ave*, 1998.
- *Épis mûrs*, 2000.
- *Paroles d'arbres*, 2001.
- *En sol mineur* (à paraître).

Récits

- *Une de Bonfol*, 1985.
- *Façon de voir*, 1991.
- *La croix et la bannière*, 1997.

Recherche

- *Mots et sobriquets*, 1988.

Jeunesse

- *Animaux en balade*, 1984.

Didactique

- *Création poétique à l'école*, 1980.
- *Patois, langue et culture*, 2003 (en collaboration).

Bernard CHAPUIS - 8

Œuvres musicales avec :

Abner Sanglard

- ***Le dit de la Vouivre***, 1987.
- ***Errance***, 1989.
- ***L'été de la St-Martin***, 1995.
- ***Évangélique d'Imier, le prophète***, 2003.

Henri Monnerat

- ***Triptyque***, 2003.

Choix des textes

Épis murs (poèmes) *Préface de Philippe Wicht*

La littérature, offre au créateur tout un choix d'instruments d'expression. Aucun cependant ne rivalise avec la poésie (elle entretient, des rapports, secrets avec l'ineffable), dès lors que le plus intime de la personne est en cause. N'étant liée par aucune contrainte de canevas, de logique du récit, mieux que tout autre genre par conséquent, elle traduit les sensations, les fulgurances, les illuminations grâce aux ressources de la métaphore, du judicieux agencement des mots dans la phrase, du rythme et de la respiration. Point n'est besoin pour cela de recourir à la versification régulière. Celui qui a le *don* saura en effet trouver sa voie à travers les chemins de la liberté formelle. Il n'empêche, pour certains, le respect des règles constitue une contrainte bienvenue pour atteindre un niveau supérieur de beauté, mais aussi d'efficacité. Si cela était encore nécessaire, le recueil de Bernard Chapuis en apporterait la démonstration. Les poèmes le composant observent strictement la mesure, l'auteur ne s'autorisant aucune exception à cet égard. La variété des mètres utilisés est remarquable : l'octosyllabe surtout, harmonieux et primesautier; l'alexandrin et le décasyllabe apparaissent plus rarement. L'auteur recourt encore à des vers plus courts, montrant aussi une maîtrise parfaite, dans l'heptasyllabe, l'hexasyllabe, ou encore le vers de cinq, de quatre ou même de deux syllabes. D'autre part, un grand nombre de pièces (ce n'est pas toujours le cas) sont soumises à la règle de la rime. Notre poète cultive aussi avec bonheur

d'heureuses combinaisons strophes / rimes. Le lecteur se souvient alors qu'il a aussi écrit des textes mis en musique : un exercice obéissant à une discipline très précise. Il devine où vont ses préférences parmi les poètes du passé. Clément Marot (il avoue l'avoir pratiqué assidûment dans sa jeunesse), Rémi, Belleau peut-être, mais aussi Musset (celui des chansons bien sûr et non des grands poèmes déclamatoires si éloignés de la sensibilité actuelle), Théodore de Banville aussi et Théophile Gautier surtout, l'auteur *d'Émaux et camées*, référence qui vient spontanément à l'esprit. Il s'agit là de poètes appartenant tous à la lignée des ciseleurs. Ils échappent cependant au reproche d'acrobate commis aux seuls exercices de haute voltige où le mot ne serait choisi que pour satisfaire à des exigences extérieures. La recherche de la perfection formelle est, au contraire, mise au service de l'image et de l'émotion, et le fond n'est pas esclave de la forme.

Le titre choisi *Épis mûrs* laisse deviner l'intention de l'auteur. Il évoque à coup sûr la saison des récoltes, celle où, après avoir semé et attendu, patiemment que la moisson lève, il peut engranger le fruit de son labeur. En ajoutant *Parole mienne en équilibre et N'est sage que l'heure acceptée*, il veut probablement préciser deux choses : le message délivré lui appartient en propre; la sagesse consiste à ne pas fuir dans les chimères, mais à accepter la vie comme elle va. L'homme Bernard Chapuis s'exprime donc à travers sa musique. La voix est discrète, à l'image de sa personnalité. Elle ne manque pourtant ni de force ni de netteté. Elle sait même, à l'occasion, se montrer puissante aussi. Ces caractéristiques le rapprochent de Jean-Paul Pellaton.

Le recueil est découpé en deux parties. La première, intitulée *A plus d'un titre*, regroupe des poèmes ayant la particularité d'être précédés justement d'un titre. La seconde, *A plus d'une voix*, est composée de textes d'où cette caractéristique est absente. Ces derniers, l'auteur les a voulus plus épurés, allant plus loin dans la recherche de l'alchimie poétique.

Le lecteur relèvera que les poèmes proposés se répartissent en deux catégories. Ceux empreints de gravité; ils évoquent la vie, l'amour, la fuite du temps, l'échéance qui approche. Ils appartiennent au genre de l'élégie. Les autres constituent des exercices de jongleur. Dans ceux-ci, le mot est quelquefois appelé simplement par la rime ou la nécessité de la mesure. Malgré cela, ils ne manquent pas de qualités essentiellement poétiques. Sur le plan formel, les premiers sont fréquemment non rimés. Dans les seconds, en revanche, le poète s'amuse et joue de toutes les facettes de la virtuosité. On peut s'interroger sur cette différence de traitement. Risquons une explication. Contrainte exigeante, la rime fait parfois obstacle à la justesse de l'image et à la précision dans l'expression de la pensée et des sentiments. Or, certains poèmes ne peuvent se satisfaire d'approximations.

Mais la poésie est faite pour être lue, goûtée. Elle ne gagne pas nécessairement à des explications savantes. Il faut aller au texte de toute urgence. Ainsi, le poème intitulé *Balconnade*, composé de trois quatrains octosyllabiques, écrit sur deux rimes, distille une atmosphère de merveilleux. Il se distingue en outre par l'élégance de la forme et une absence totale de prétention.

*Je t'aime belle à la folie
Je t'aime belle écoute-moi
La belle clôt ses jalousies
Et se retire en tapinois.*

Bernard Chapuis connaît aussi les chemins de la fantaisie la plus charmante. Ainsi, la pièce intitulée **Tour de carte**, écrite sur une seule rime (trois tercets hexasyllabiques) révèle aux lecteurs un aspect tout à fait inattendu de ce que peut cacher un banal jeu de cartes confié aux soins d'un poète :

*Blottis dans le paquet
La Dame et le Valet
Roucoulent en secret*

Le troubadour se révèle encore dans **Insatisfaction**, un poème présentent une particularité technique intéressante il est composé de cinq strophes. Les quatre premières sont des tercets dont chacun traite un thème particulier; la dernière les résume et un bouquet de quatre vers :

*Il est un rêve au bout du rêve
Où l'hirondelle est un moineau
Où le prince est un villageois
La damoiselle un damoiseau*

Dans **Seuil**, les qualités du poète-versificateur s'expriment aussi pleinement, mais le ton se fait plus grave : l'inquiétude, naissant du temps qui se dérobe, l'emporte sur l'insouciance et le style volontiers ludique perceptible dans d'autres poèmes :

*Sommes néant
Il n'est raison que d'aimer
Et d'aimer plus que de raison*

Il est étonnant de lire sous la plume de Bernard Chapuis une telle déclaration de nihilisme, car l'homme semble animé par des convictions très solides. Mais les choses, surtout en cette matière, ne sont jamais simples et le doute constitue en fait le complément obligé de la certitude.

Les fins dernières sont évoquées dans une pièce intitulée *Élégie*. S'y trouve une image séduisante pour dire la fuite ininterrompue des jours :

*L'écriture de feu du train de nuit
s'apaise
Sur fond de nostalgie*

Un poème non rimé, mais dans lequel l'auteur a mis des effets d'assonances de la meilleure veine.

La mort est aussi présente dans *Immanence*. Elle l'est cependant d'une manière très particulière. Plutôt prétexte à exercice de versification de haute voltige qu'à profonde méditation. L'auteur traite ce thème un peu à la manière de Georges Brassens. Pour ce dernier, la camarade était chose poétique, pittoresque et même sympathique, bref une matière intéressante pour confectionner une bonne une bonne chanson. Ajoutons que le poème (16 vers) est écrit sur une seule rime en vers de trois syllabes. Cela en fait, dans son genre, une sorte de prodige.

Tout autre est le ton de *Passant* où ce n'est pas la mort que le poète (est-il d'ailleurs seul dans ce cas ?) craint par-dessus tout, mais l'absence de la vie, la disparition de sa saveur incomparable, la conscience aussi que tout continuera dans l'univers, alors qu'une dimension essentielle (sa propre personne, si insignifiante et pourtant si précieuse) en sera pour toujours rejetée :

*Car que m'importera
Le souffle printanier
Dans les bras du cyprès
Quand je n'y serai plus*

Le vers de six syllabes, volontiers associé à la légèreté, peut donc exprimer avec force des choses graves. La solennité du poème ne tient pas au mètre utilisé, plus ou moins long, mais bien au contenu.

On s'interroge aussi à propos de ces trois *bénédictions* (exprimant chacune puissance et vie), mais dont le point d'orgue est une *malédiction* :

*Qu'il soit béni le jour
Où se fendit la terre
Sous le germe de blé*

*Qu'il soit béni le jour
Où se fendit la mère
En un cri torturé*

*Qu'il soit béni le jour
Où le fruit du mystère
A connu la clarté*

*Qu'il soit maudit le jour
De l'ultime prière
Sur le sol refermé*

Sur le plan formel, quatre tercets dont les rimes se répondent de strophe en strophe.

Une douceur délicate nimbe de nostalgie l'évocation de la jeunesse, des amours avec leur cortège de rêves et d'aspirations exaltantes, c'est le sens du poème **Hier** :

*C'était l'année de mes vingt ans
Assis au bord de la rivière
Je passais des journées entières
À lire et rêver solitaire*

Quel sens faut-il donner aux deux quatrains que voici :

*Sur la pierre sacrée
Libre la chair en fête
Parlera d'abondance
La langue des prophètes*

*Et sous l'herbe laineuse
Le sang des origines
Retrouvera la force
Des fables de l'enfance*

Le deuxième évoque-t-il l'espérance de l'au-delà ? On pourrait le supposer, tant *le sang, la force des fables de l'enfance* semblent être des images faites exactement ici pour évoquer ces hautes perspectives. La première est plus sibylline. On pense irrésistiblement à une grande fête jubilatoire : la face de lumière à laquelle succédera bientôt celle de l'ombre.

Les injonctions que le poète adresse à l'Homme de se tenir debout, d'assumer enfin sa condition, sont animées d'un souffle âpre et d'une noble énergie :

*Homme il serait temps que tu marches
Depuis si longtemps que tu rampes
Homme il est temps que tu sois homme
Il est temps que ton règne vienne*

Nous terminerons en citant deux tercets dans lesquels l'auteur oppose avec bonheur une atmosphère de printemps mouillé affirmant la présence irréprouvable de la vie toujours renouvelée à l'arrivée de la nuit, symbole de mort et de destruction. On aime ces quelques vers :

*Avril encense le talus
Brume s'étire et s'effiloche
Entre les bras nus du prunier*

*Quelques corneilles attardées
En deuil du soleil en allé
Ponctuent de noir un ciel de sang*

La croix et la bannière (récits et légendes)

Préface de Michel Hauser

Sous ce titre un brin énigmatique, mais assurément pluriel, Bernard Chapuis livre son troisième recueil de récits, après ***Une de Bonfol*** en 1985. ***Façon de voir*** en 1991. Belle constance, dira-t-on, dans le rythme de publication d'abord, dans l'articulation de l'ouvrage ensuite, puisqu'il s'agit en l'occurrence, comme pour les deux premiers tomes, d'un corpus de trente-six récits ordonnés en trois chapitres d'égale importance. C'est à bon droit, dès lors, que l'auteur parle d'une trilogie, ce dont tout lecteur conviendra pour saluer l'ampleur du geste littéraire, avec le secret espoir cependant qu'il n'en aille pas pour autant d'une série inéluctablement accomplie...

La croix et la bannière : faut-il voir en cette expression, communément évocatrice de difficultés, quelque allusion aux tourments de l'écriture? Bernard Chapuis – ses textes en témoignent – manie le verbe avec une élégance trempée dans sa longue expérience pédagogique et dans son intrinsèque don de poésie. Longue est peut-être la gestation, astreignant le travail de rédaction. L'auteur, en fait, cisèle ses récits en un langage simple, à la mesure des acteurs et sujets auxquels ils se rapportent, mais enjoué à souhait et toujours solidement charpenté, avec un sens consommé du suspense et de la chute. C'est, sans doute, l'une des bonnes raisons de son succès.

La croix et la bannière : il y a là, sans y paraître, comme un souffle de croisade! Et c'est bien de cela qu'il s'agit un peu, par ma foi... Car Bernard Chapuis, indéniablement, mène un combat pour la

reconquête du récit «bien de chez nous», menacé de déshérence pour de multiples raisons, parmi lesquelles la mondialisation médiatique tient bonne place. Brandissant pour épée sa plume alerte et sagace, arborant tel un gonfanon son enracinement dans le terroir, il pourfend à sa façon – en français plutôt qu’en patois – l’oubli ou, pire le mépris des contes, légendes et autres historiettes à la mode d’autrefois.

L’inspiration lui vient du vieux fonds de l’imaginaire villageois, qui met en scène curés débonnaires, paysans madrés, matrones revêches, donzelles ingénues, instituteurs un peu fats ou potaches espiègles. Ses récits, pour autant se déroulent à rythme vif, sur un ton adapté à notre temps et à ses réalités, sans nostalgie ni passéisme. En tout cela, il fait indéniablement œuvres de «mainteneur». Il a droit de la sorte à la considération de tous ceux qui ont à cœur le patrimoine jurassien.

Michel Hauser, Chef de l’Office
du patrimoine historique

* * *

La presse

Fidélité et autres récits de la terre jurassienne

De quelle fidélité s'agit-il ici ? Il faut y voir l'amour de l'auteur pour son pays, notamment sa terre ajoulote. Il y plonge de profondes racines et y est attaché par toutes les fibres de son être. C'est aussi le titre du dernier récit de l'ouvrage, l'histoire d'une vieille dame – elle est bientôt nonagénaire – veuve depuis une vingtaine d'années, qui continue, à entretenir un dialogue régulier avec son défunt mari comme si le temps s'était arrêté. L'homme est là, chaque jour, la table est mise pour lui à midi et le soir. On sent à travers tous ces textes passer le souffle du temps jadis, revivre les traditions. Elles sont l'expression spécifique d'une culture. Nombre d'entre elles, on le constate chaque jour, sont devenues obsolètes sous l'effet de ce qu'il est convenu d'appeler la modernité. Le livre de Bernard Chapuis, confronté aux conséquences de l'évolution, dégage une certaine mélancolie. Cette dernière est cependant mesurée car il sait, dans sa sagesse, qu'aucune société (la nôtre moins que toute autre) ne peut échapper à la marche du temps. N'empêche, voir s'écrouler des pans entiers de son enfance ne laisse pas d'engendrer une certaine nostalgie. L'auteur s'en sort cependant très bien car il a la chance de savoir restituer, lui, l'écrivain, ce qui faisait la magie, mais aussi les misères du temps passé. Privilège du créateur : il a la capacité de faire renaître ce qui à disparu.. Cette faculté tient à deux éléments dont chacun est nécessaire au succès de l'entreprise. La sensibilité tout d'abord, car elle met en état d'empathie. Ensuite, comme dans toute œuvre littéraire, quel que soit le genre auquel on se réfère, s'impose, ici aussi, le souci de la forme; c'est le domaine

du talent. Chose si complexe qu'il serait vain de vouloir tenter de le définir en procédant à l'analyse de tous ces composants. En d'autres termes, il s'impose d'un bloc, massivement, comme une évidence. Il agit à la manière d'une illumination.

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient imaginer, l'art du récit est un art difficile. Il exige de celui qui le pratique de savoir narrer une histoire et exposer ses développements sans fioritures ni pertes de temps. Le récit, en cela, est un genre qui s'apparente au conte et à la nouvelle. Ceux-ci sont d'autant plus percutants qu'ils sont courts. L'auteur de récits doit savoir introduire le lecteur dans son monde en un minimum de phrases. Il a ce que les publicitaires et autres spécialistes en marketing appellent le sens de l'accroche, gage de toute efficacité. Une fois entré dans le vif du sujet, le récit court, va droit au but, en évitant, soigneusement les digressions oiseuses. Enfin vient la chute. Elle aussi doit être brève et, si possible inattendue, le suspense – qui retient la curiosité du lecteur – étant ainsi conservé jusqu'à la fin. On le voit, une précision qui rappelle les mouvements d'horlogerie. Il ne peut s'agir d'une tâche vite accomplie. La clef du succès réside au contraire dans un travail opiniâtre sur le texte, dans des reprises, des modifications parfois mineures mais pourtant essentielles à l'équilibre de l'ensemble. Bref, l'œuvre vraiment aboutie résulte du soin apporté aux moindres détails.

Les écrivains ne manquent pas qui ont illustré avec talent ces genres. On pense naturellement à Maupassant, auteur de contes et de nouvelles, à Alphonse Daudet pour ses délicieuses *Lettres de mon moulin*. Plus près de nous, dans le temps et la géographie, rappelons le souvenir de Jean-Paul Pellaton particulièrement à l'aise dans ces

exercices difficiles. Alexandre Voisard mérite aussi une mention particulière dans ce registre. Son récent *Adieu aux abeilles* nous le rappelle.

Les récits de Bernard Chapuis sont suggérés par des faits réels que l'auteur arrange à sa façon. Par exemple, on peut supposer que *Un dimanche presque comme les autres* a été inspiré à l'auteur par l'ouragan *Lothar* qui a ravagé nos contrées à la veille de l'an 2000. Il peut aussi s'agir d'histoires complètement inventées, elles auraient cependant pu se produire, tant elles paraissent véridiques. Les thèmes en sont très divers. On découvre des histoires d'instituteurs et d'écoliers d'autrefois. L'auteur fut lui-même enseignant et sait s'en souvenir avec émotion, même si la causticité n'est pas totalement absente de ses propos. Les interminables heures d'attente d'un douanier à un petit poste frontière sont rendues avec une grande justesse. Il en va de même des misères d'un mari tombé sous la coupe d'une épouse acariâtre. N'ayant pas l'audace de réagir, il subit les orages conjugaux avec la sagesse d'un philosophe que rien ne perturbe. Ailleurs, le lecteur s'amuse du regard un brin coquin, que l'un des personnages porte sur les jambes d'une infirmière, à l'hôpital où il s'était rendu pour dire un dernier adieu au régent qui lui avait autrefois enseigné la lecture, l'orthographe et le calcul. La vie et la mort sont ainsi étroitement liées et l'auteur, par ce clin d'œil, laisse libre cours à sa fantaisie et à une inspiration polissonne.

Mais la valeur d'un récit tient à la manière et, à cet égard, Bernard Chapuis ne manque pas de talent. Voyons, par exemple, cette *Rhapsodie inachevée*. Le coup d'archet initial introduit d'emblée le lecteur dans l'atmosphère de l'histoire : *Il sortit un vieux briquet et alluma une cigarette. Sur son estrade, le violoniste jouait*

*un air lyrique devant l'indifférence générale et dans le brouhaha. On le voit, pas la moindre enflure, rien ne déborde, une sorte d'ascétisme dont on se délecte. On se laisse ensuite entraîner dans une aventure amoureuse sans lendemain laissant planer derrière elle un parfum de mystère. Au terme de l'histoire, même sobriété que celle qui présida à son ouverture : *Le lendemain, Marc ne fut pas au rendez-vous. Cependant, il revint souvent rôder près du Beau Danube bleu. Souvent. Mais plus jamais il n'en franchit le seuil. Et plus jamais non plus il ne revit Nathalie.* En quelques mots, tout est dit et ces mots ont plus de force qu'un long discours.*

On notera la pièce intitulée ***Chimères*** dans laquelle un homme, arrivé à l'aube de la soixantaine, se remémore un épisode tragique de son enfance. Avec son frère, il avait en effet mis le feu à la grange et toute la maison d'habitation y avait passé. L'incendie, présenté *comme le dragon terrifiant aux cent gueules de feu*, fait resurgir tout à coup les fantômes des premières années. Celles-ci sont présentées comme le moment de la grâce et de l'innocence. Elles sont aussi celui des terreurs qui laissent parfois une empreinte durable. L'homme, accompagné de son petit-fils, abordant maintenant au rivage de l'automne de sa vie, se souvient du *craquement magique d'une allumette*. Il voudrait bien raconter mais le vieux tabou du silence l'en empêchera toujours. L'événement restera à jamais enfoui dans les recoins les plus secrets de sa mémoire. La chute tombe en une phrase brève et définitive : *Il se tait et serre plus fortement la petite main dans la sienne.*

Bernard Chapuis excelle, à restituer les atmosphères. Il le fait par touches, subtiles relevant des détails en apparence anodins, ceux précisément qui font le bouillonnement de la vie. Témoins ces quelques lignes : *Les mains en porte-voix, il appela. Seuls lui répondirent la pie-grièche dans un buisson d'épines, un ronflement de moteur sur la route cantonale et le chant de l'angélus. Un orme bruissa, l'homme frissonna de même.* En quelques lignes, on le voit, se dessiner tout un environnement.

Il arrive parfois que l'auteur se dégage de la contrainte stricte du récit. Il décrit alors avec sensibilité les états d'âme de ses personnages. Ainsi peut-on lire ceci : *Toi, tu n'étais pas heureux. Au pays de mélancolie, tu t'empêtrais dans un travail de deuil. Partout, tu te heurtais à toi-même, insensible au cri de l'aube, au ciel en chiffons, au refrain des fontaines, à l'odeur des labours, au chahut matinal des éboueurs.* On retrouve ici le poète intimiste, qui a publié quelques volumes de poésie.

On lit avec plaisir ce quatrième recueil de récits.

Philippe Wicht